

LA REINE DE LA COMÉDIE

JENNY
JÄGERFELD



**LA REINE
DE LA
COMÉDIE**

JENNY
JÄGERFELD

Jenny Jägerfeld

LA REINE DE LA COMÉDIE

Traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

La Martinière **j.**
FICTION

Photographie de couverture : © Brusinski/Getty Images
Conception graphique de couverture :
Hubert Van Rie/Éditions de La Martinière Jeunesse

Édition originale publiée sous le titre *Comedy Queen*
par Rabén & Sjögren, Stockholm.
© 2018, Jenny Jägerfeld
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2019, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque des éditions de La Martinière,
57 rue Gaston Tessier, 75 019 Paris.
ISBN : 978-2-7324-9118-9

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

À mon papa et ma maman chéris

Os drôles

MAMAN DISAIT que certaines personnes avaient des *funny bones* – des *os drôles*. Quand j’y pense, j’imagine des personnes drôles jusqu’au squelette, constituées de drôlerie, quoi. Maman voulait dire par là qu’elles étaient nées drôles. Ces personnes-là peuvent sortir n’importe quelle mauvaise blague et faire rire les gens. Elles n’ont même pas besoin de faire des blagues. Elles peuvent dire : « Passe-moi le sel » et tout le monde se met à pouffer parce qu’elles disent ça d’une façon trop drôle.

Et puis il y a une autre catégorie, disait maman : les personnes qui *apprennent* à devenir drôles. Celles qui collectionnent les histoires, s’entraînent à les raconter, s’entraînent, et s’entraînent encore. Et à

force, elles remarquent ce qui fait rire les gens, et insistent là-dessus.

Enfin, il existe une troisième catégorie de personnes : celles qui ont beau essayer mais ne sont pas drôles du tout. (Je crois que ma maîtresse Cecilia en fait partie.)

J'aimerais tant avoir des os drôles, être drôle sans me forcer, me lever en classe et dire juste :

– Sérieux, mon père m'a emmenée au musée, et c'était à peu près aussi passionnant que de se curer le nez.

Et là, Cecilia et toute la classe :

– AAAHAHAHAHAHAHA !

Pliés en deux en se tenant le ventre tellement ils ont mal à force de rire. Au milieu de leur crise de rire, ils arriveraient pourtant à dire :

– Sasha, arrête... On n'en peut plus !

Sauf qu'en réalité, ils voudraient que je continue, alors c'est ce que je ferais : je continuerais et leurs rires ne me feraient même pas rire, et c'est avec mon pire masque de statue que je dirais :

– Et là, on était devant une toile, comme si le peintre avait RENVERSÉ dessus un pot de peinture, mais vraiment shooté sans le vouloir dans le pot, genre en courant aux toilettes ! Mais mon père, grave sérieux a dit : « Ce que l'artiste

veut nous raconter, c'est, en fait... sa lutte pour être humain. » Et moi, là : « Vraiment ? On dirait plutôt qu'il veut nous raconter sa lutte pour être UN ARTISTE. »

Et BOUM !

Les gens EXPLOSERAIENT de rire, ils dégringoleraient de leurs chaises, ils ne pourraient plus parler, ils se rouleraient par terre en criant comme des hystériques.

J'ai bien peur, hélas ! que mes os ne soient pas super-drôles. Je veux dire que je ne suis probablement pas née drôle. Le côté positif, c'est que je n'appartiens pas non plus à la troisième catégorie, celle des pas drôles du tout. Il arrive que des trucs que je dis fassent rire. (Je vais commencer à faire une liste précise.) Je dois donc appartenir à la deuxième catégorie. Les personnes qui peuvent malgré tout apprendre.

Mais je VEUX avoir des os drôles. Je SERAI comme ça. Je pense que ça devrait le faire, même si je ne suis pas née avec. Je remplacerai mes os à moitié tristes par des drôles, un par un ! Et si j'ai bien une qualité, c'est la détermination. Bon, d'accord, papa dit que je suis déterminée, mais dans la mauvaise direction. Que je me trompe d'objectif et que je ferais mieux de miser plus

sur l'école. En ce moment précis, par exemple, il tourne en rond dans la cuisine en marmonnant que je n'étudie pas assez ma leçon sur la croûte terrestre et le noyau central. Moi, je ne trouve pas ça si important que ça. Je n'arrive pas à imaginer une situation où ma vie dépendrait de ma connaissance des différentes couches de l'écorce terrestre. Et dans ce cas : la croûte terrestre ?! O.K., Google !

En revanche, ma vie dépend vraiment de la qualité de mes os. Je n'exagère pas : je ne survivrai pas sans os drôles.

Comme dessinée par un clown

DEBOUT SUR L'ESTRADE, Cecilia nous parle de la croûte terrestre comme si c'était VRAIMENT un truc de fou.

– La croûte terrestre a entre cinq et soixante-dix kilomètres d'épaisseur !

Sur l'écran blanc à côté d'elle luit un globe terrestre en coupe. Au centre, une sorte de noyau blanc, puis plusieurs couches de jaune et de rouge et à la surface, la croûte terrestre. Sur cette image, la Terre ne fait pas sérieux du tout. On dirait une super-balle multicolore. Ça fait un peu flipper de vivre sur une planète qu'un clown aurait pu dessiner.

J'essaie de trouver un jeu de mots : « Et si on cassait la croûte ? »

Bof.

« C'est quoi, ce truc jaune sous la croûte : du pus ? »

Mais là, les gens diraient : « Beurk ! Dégoûtant ! », et qui veut s'entendre dire « beurk » ?

À côté de moi, Marta griffonne sur la feuille distribuée par Cecilia. Marta, tout le monde l'appelle Marteau, sauf moi. Même Cecilia l'appelle comme ça. Mais pour moi, c'est Marta, ma sœur, parce que ça rime avec cœur. Et elle a le cœur le plus grand que je connaisse. Je me penche vers elle et ses cheveux blonds bouclés me chatouillent la joue. Elle a transformé le globe terrestre en bonhomme avec un chapeau, une moustache et une espèce de demi-lunette accrochée à une chaîne. Comment on dit déjà ? Moluque ? Moloque ? Monocle ? Mon oncle ? Quelque chose comme ça. Une bulle sort de la bouche du bonhomme : « Je suis un globe-trotter. » Je souris à Marta, parce que je trouve ça plutôt drôle, et ça la fait pouffer. Elle a une façon tellement chou de pouffer – on dirait un bébé qu'on chatouille. Je lui chuchote :

- Je viens de penser un truc !
- Ah ? Quoi ?
- Je veux devenir comique. Faire du stand-up !

Marta ne peut pas me répondre car Cecilia vient d'arriver devant notre pupitre. Nous levons les yeux vers elle.

– Eh bien, vous voyez, Sasha Rein et Marteau Sköld ! À certains endroits, il n'y a donc que CINQ KILOMÈTRES entre nos pieds et ce qu'on appelle le manteau ! nous dit Cecilia en nous regardant avec de grands yeux ronds et la bouche ouverte, comme une présentatrice d'émission pour enfants. Combien de kilomètres ?

– Cinq kilomètres, répondons-nous sagement en chœur.

Au fond, c'est plutôt bien d'avoir une enseignante impliquée. Bosse, l'an dernier, passait la plupart de son temps à tripoter son téléphone avec un air malheureux. L'idée que se faisait Bosse d'une leçon, c'était de mettre un film sur un sujet au pif, de se défiler pour « aller chercher des papiers » et de ne refaire surface qu'à la fin de la classe. Bosse est parti en congé maladie l'automne dernier et Cecilia l'a remplacé. J'aime bien Cecilia. Une partie de la classe (c'est-à-dire Tyra) déteste qu'elle porte toujours les mêmes vêtements. T-shirt blanc ou gris. Jean que les gens (c'est-à-dire Tyra) trouvent trop moultant. Commentaire typique de Tyra, prononcé en mâchant du chewing-gum la

bouche ouverte en tripotant machinalement ses longs cheveux bruns : « Allô, quoi, c'est si dur que ça d'acheter un jean à la bonne taille ? À moins qu'elle trouve ça joli, le lard qui déborde de partout ? »

Pardon, mais qu'est-ce qu'on s'en fiche des pantalons de Cecilia ? Elle ne fait pas cours avec ses fesses, si ?

Tyra est ma camarade de classe, mais c'est un mot idiot parce qu'elle n'est pas du tout ma *camarade*. Comment doit-on l'appeler, alors ? Ennemie de classe ? C'est un peu trop fort. Il faudrait trouver une expression neutre... Voisine de classe ? Collègue de classe ? Personne de classe ? Tyra est ma personne de classe... Pas brillant, mais ça fera l'affaire.

Bref. Papa trouve que Cecilia a l'air « stable ». Et c'est vrai qu'elle sait faire respecter le silence, ce qui n'était pas exactement le fort de Bosse.

Cecilia fouette l'écran avec sa baguette en faisant trembler tout le globe terrestre. Nisse sursaute.

– Savez-vous ce que ça fait, cinq kilomètres ? Eh bien, c'est comme d'ici à FRUÄNGEN !

Je ne sais pas bien où se situe Fruängen, mais O.K., admettons. Mes camarades de classe, ou plutôt

mes *personnes de classe* la fixent, comme hypnotisées. Cecilia fait ce genre d'effet aux gens.

– Le manteau est à une température de PLUSIEURS MILLIERS de degrés ! Imaginez ça : juste sous nos pieds, il y a une masse liquide à plusieurs milliers de degrés !

Cecilia frappe le sol de ses Crocs et nous fait tous regarder fixement le lino beige.

– COMBIEN de degrés, Nisse ?

Elle désigne celui-ci avec sa baguette telle une escrimeuse provoquant quelqu'un en duel. Sauf que Nisse n'a pas d'épée. Ni de réponse, apparemment.

– Euh... vraiment beaucoup ? hasarde-t-il.

– Oui ! PLUSIEURS MILLIERS de degrés.

Tandis que Cecilia se tourne un instant vers le globe terrestre, Marta me fait passer un mot où elle a dessiné un smiley et écrit : « Tu seras la meilleure des comiques. »

Ça me fait plaisir. J'espère qu'elle a raison.

Je décroche. Par la fenêtre, je regarde l'arbre qui est juste dehors, ses fines branches nues recouvertes d'une mince couche de neige. J'ai des choses plus importantes en tête qu'une ridicule croûte terrestre. Si je veux développer des *funny bones*, il faut que je me concentre. Que je travaille

dur, méthodiquement. Qu'est-ce qui est vraiment drôle ? Je vais commencer par noter quelques sujets drôles pour pouvoir ensuite y réfléchir librement.

Je retourne ma feuille avec sa Terre en coupe pour écrire :

CHOSSES DRÔLES/ÉNERVANTES

– Quand Marta demande pourquoi les gens veulent tous avoir ces énormes barbes de hamsters (et moi : « Hein quoi ? ») et qu'à la fin il s'avère qu'elle parlait des barbes de HIPSTERS.

– Quand les fils des écouteurs s'emmêlent.

– Quand les gens ne pigent rien en regardant un film et qu'ils parlent sans arrêt : « Qui c'est, lui ? Qu'est-ce qu'elle fait ? Et où ils vont, là ? » (Et qu'on a envie de leur dire : « La ferme ! Regardez le film et vous verrez bien ! »)

– Ce que font les gens sur les réseaux sociaux. Par exemple mettre des photos super-canon d'eux-mêmes et se plaindre d'être moches, rien que pour pêcher des compliments (Tyra). Ou #hashtager #deschoses #complètement

#illogiques. Ou écrire un statut « profond », genre : « Tellement triste aujourd’hui. Personne ne comprendrait... » Et là, nous : « Merde, qu’est-ce qui s’est passé ?! » Et eux : « Non, rien. Je ne veux pas en parler. » AH BON ? N’EN PARLE PAS, ALORS ! (Voilà pourquoi j’ai quitté TOUS les réseaux sociaux. Sauf YouTube, pour regarder des clips de stand-up.)

– Quand papa arrive et me parle de quelque chose (et moi : « O.K., O.K., d’accord, d’accord ») et puis qu’il s’en va sans fermer la porte et qu’il faut que je lui crie : « Ferme la porte ! », et qu’alors il revient et POUSSE seulement la porte, sans la fermer. (Et moi : « OOOOOOOH ! Qu’est-ce que j’ai dit ?! »)

– Quand maman est

Je m’interromps au milieu de la phrase et lève le crayon du papier. Je comptais écrire : « Quand maman est de mauvaise humeur et veut que je lui parle en allemand et que sans ça elle ne me répond même pas. »

Voilà ce que je comptais écrire, mais je n’ai plus aucune raison de m’énerver pour ça. J’aimerais

tant pouvoir encore m'énervé à cause d'elle. Je lui parlerais tout le temps en allemand, même si je suis nulle, si ça pouvait la faire revenir. *Ich würde immer Deutsch sprechen.*

Pendant de brefs instants, parfois, j'oublie qu'elle est morte. Comme à l'instant, durant les quelques secondes qu'il m'a fallu pour écrire : « Quand maman est ».

Heureusement, bien sûr, je ne pense pas tout le temps à elle. Quand cela arrive, le noir s'ouvre dans ma poitrine. Un noir qui est un trou sans fond et s'élargit dans toutes les directions, à l'infini. C'est comme si des morceaux de mon cœur tombaient dedans. Tombaient dedans et disparaissaient. Je ne sais pas si je les retrouverai jamais. Si mon cœur sera jamais de nouveau entier.

Je gomme les mots. Je gomme « Quand maman est ». Je gomme si fort que ça fait un trou dans le papier.

Il y a des sujets que beaucoup trouvent tellement déchirants à aborder qu'ils préfèrent les taire. Le suicide en fait partie. La santé psychique également. J'aimerais tant qu'il en aille autrement. Car je pense, comme la psychologue Linn dans le livre, que le danger n'est pas d'avoir du chagrin, de la colère ou de l'inquiétude, mais réside dans le fait d'être seul avec ces sentiments et ces pensées pénibles. Parce que c'est alors qu'on risque de croire ses problèmes insolubles et qu'on sera à jamais mal et seul au monde. C'est alors qu'on risque de ne pas se rappeler que les choses peuvent changer, qu'on va pouvoir sourire à nouveau, même si on n'en a pas l'impression dans l'immédiat. Une des raisons pour lesquelles j'ai écrit ce livre, c'est de faciliter la parole autour du suicide et de la santé psychique. Car en parler, c'est vital.

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer sur Roto-page
par l'imprimerie Floch à Mayenne.
Dépôt légal : août 2019
N° 142239-1 ()

Imprimé en France